Extrait de la publication

Extrait de la publication

LES CLOWNS : LE DICTATEUR ET L'ARTISTE

DU MÊME AUTEUR

Le Bonheur obligatoire
Albin Michel, 1991
et coll. « Points » n° P1536

Le Retour du hooligan
une vie
Seuil, 2006
(Prix Médicis étranger, 2006)
et coll. « Points » n° P1748

L'Heure exacte
(nouvelle édition du Thé de Proust*, Albin Michel, 1990)*
Seuil, 2007

L'Enveloppe noire
Seuil, 2009

Extrait de la publication

Fiction & Cie

Norman Manea

LES CLOWNS : LE DICTATEUR ET L'ARTISTE

essai

TRADUIT DU ROUMAIN
PAR MARILY LE NIR ET ODILE SERRE

Seuil
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIVe*

Extrait de la publication

COLLECTION

« Fiction & Cie »

fondée par Denis Roche

dirigée par Bernard Comment

L'auteur et l'éditeur remercient Odile Serre de sa précieuse contribution à l'édition de ce livre.

OUVRAGE TRADUIT ET PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DE L'INSTITUT CULTUREL ROUMAIN DE BUCAREST

INSTITUTUL CULTURAL ROMÂN

Titre original : *Despre clovni : dictatorul şi artistul*
Éditeur original : Editura Polirom
ISBN original : 973-681-964-7
© original : Norman Manea, 1992
All rights reserved

ISBN 978-2-02-112611-2

© Éditions du Seuil, octobre 2009, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

fictionetcie.com
www.editionduseuil.fr

Extrait de la publication

« Je ne suis qu'un clown irlandais, dit-il, a great joker at the universe. »

Jacques Mercanton
*Les Heures de James Joyce**

* © *L'Aire*, 1988, p. 60.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Note de l'auteur
(pour la première édition,
Grove Press, New York, 1992)

En arrivant en Occident, il y a quelques années, j'ai ressenti l'urgence de décrire la vie sous la dictature roumaine – il fallait, surtout, tirer des enseignements de ce genre d'expérience. Mais je répugnais à contribuer aux clichés d'une souffrance déjà classifiée et commercialisée dans le répertoire de la dissidence est-européenne.

La société totalitaire d'où je venais, avec ses extraordinaires mises en scène, n'était pas une aberration irréelle, diabolique – ce que le public occidental aurait préféré croire –, mais une réalité humaine susceptible de renaître un jour, sous d'autres formes, comme idéologie ou même comme structure sociale.

Mais j'étais disposé, au début de mon exil, à discuter tout particulièrement de la relation entre l'écrivain, le Pouvoir et les masses opprimées, pas si innocentes que cela. Et, naturellement, de la relation entre l'écrivain et sa propre vulnérabilité.

Dans tout système politique faisant une arme de la culture (couvrant l'artiste de punitions ou de privilèges excessifs), l'écrivain est sans cesse confronté à des pièges destinés à le compromettre, à détruire petit à petit son intégrité, et donc son identité. Il doit surtout apprendre à se protéger des pièges mentaux, des visions simplistes, non seulement à l'intérieur des systèmes totalitaires, mais où que ce soit. Ce qui parfois ressemble à une polarité élémentaire pourrait bien être une

Extrait de la publication

simple complémentarité. Nombre d'antifascistes ont été communistes, comme on sait ; assez fréquemment, les adversaires d'un système totalitaire (fascisme, communisme, fondamentalisme religieux) se font, consciemment ou non, les avocats d'un autre totalitarisme. L'authentique esprit libéral de la démocratie n'est pas seulement opposé au totalitarisme ; il lui est étranger et se situe, de par sa nature même, au-dessus des polarités.

M'efforçant depuis toujours de déjouer ces pièges, je suis devenu de plus en plus sceptique face au kitsch politique et méfiant devant ses étiquettes manipulatrices. Les masques communistes sont tombés des visages défigurés et las de millions de captifs en Europe de l'Est, plongés dorénavant dans la longue et douloureuse transition vers une société civile, et pourtant mon scepticisme et ma méfiance n'ont pas baissé la garde. Sur l'autre rive, la société libre avait l'air tout à fait satisfaite, vengée par sa victoire ; elle considérait que l'effondrement de la partie adverse la légitimait, et se gardait de toute autoanalyse. *Outsider* dans les deux systèmes, je ne pouvais ignorer la double ironie de cette situation.

Les premières années d'exil, dans ce passage compliqué d'une rive à l'autre du monde, guère différent d'un saut dans le vide, bien des questions se sont accumulées. Il ne s'agit pas seulement d'un choc linguistique. On conçoit aisément pourquoi un certain temps s'écoule habituellement avant que l'exilé puisse se remettre à écrire, ou pourquoi l'écriture est intermittente dans l'exil. Je n'ai donc été capable, jusqu'ici, d'aborder que quelques-uns des sujets qui m'obsèdent.

Les textes de ce recueil, soumis à une certaine rhétorique dialectique, journalistique, s'attachent tous à la relation entre l'écrivain, l'idéologie et la société totalitaire, dans un pays où la tradition politique fut loin d'être admirable et où la dictature des dernières

Extrait de la publication

décennies fut un pittoresque mélange de brutalité et de farce, d'opportunisme et de démagogie. On peut comprendre pourquoi la faute de ceux qui se sont laissé griser par les utopies totalitaires n'a pas été une *felix culpa* et pourquoi les masques heureux de ceux qui ont été récompensés pour leur complicité de tous les jours avec le Pouvoir ne suscitent pas que le rire.

Mais, pour les autres, la vie en captivité a signifié résistance, solidarité, tout ce que la souffrance et l'espérance imposent. Les blessures sont durables. Elles n'ont laissé au convalescent qu'un optimisme modéré, quel que soit le méridien de son avenir. C'est la raison pour laquelle l'allégresse de la victoire et la joie de la libération n'éclatent pas dans ces pages.

En 1945, à son retour du camp de concentration, l'enfant que j'étais a reçu un livre de contes roumains. Aujourd'hui encore je me souviens de ce premier cadeau, la couverture épaisse et verte, la magie de l'instant : le mot comme miracle. Ce n'est que plus tard qu'il m'a fallu découvrir, inévitablement, le mot comme arme, contre l'homme ou pour sa défense.

En écrivant ces textes, j'ai souvent songé – comme à l'époque où j'écrivais d'autres livres et, en particulier, *Les Années d'apprentissage de l'Auguste* [a] – à la formation par la déformation, au conflit entre les aspirations individuelles et la pression tyrannique du « gros animal », comme Simone Weil appelait la société. Dans un État totalitaire, la société verrouillée et les individus réduits à une masse amorphe se muent en gigantesque prison, constituée de cellules, individuelles ou appartenant à l'État, gardées les unes comme les autres, non seulement par des geôliers, mais aussi par nos propres concitoyens : une solution brutale aux conflits sociaux

a. *Anii de ucenicie ai lui August Prostul*, Cartea Românească, Bucarest, 1979 (non traduit en français).

que les régimes démocratiques affrontent d'habitude de façon humaine, civilisée et même efficace.

Pour moi, l'apprentissage social d'un quidam n'importe où ressemble à l'aventure d'un Auguste, étourdi par les fausses promesses. D'autant plus, la vie de l'artiste, professionnel des chimères.

L'expérience totalitaire demeure cependant sans pareille, une situation extrême dont les limites peuvent toujours être repoussées, dont le potentiel malin crée un cancer social. Une société loin d'être monolithique, comme l'espéraient les communistes et le soutenaient les anticommunistes, qui se caractérisait, en fait, par l'ambiguïté et la duplicité, les masques et l'artifice. Seuls les chefs et les dresseurs du Cirque totalitaire croyaient en la magie absolue de la terreur et dans la fascination des faux trophées.

Ni la tragédie totalitaire ni la comédie totalitaire, qui sont inséparables, ne peuvent tomber dans l'oubli. L'écrivain, cas extrême dans une situation extrême, devient là le symbole de l'impasse d'une société entière.

Pour être honnête, le survivant ne peut se permettre ni illusions frivoles ni lamentations exagérées. Écrivain, le survivant est bien placé pour savoir que le jeu de l'art affrontera toujours, sans jamais le domestiquer, le Gros Animal. Flaubert ne cabotinait pas lorsqu'il se voyait comme un saltimbanque : la parodie du Grand Adversaire est justement la revanche ironique de l'écriture.

Bard College,
juin 1991

Traduit par Odile Serre

Extrait de la publication

La Roumanie en trois phrases (commentées)

« […] le Démon du sadisme et de la bêtise obstinée. »
« Si l'administration et la politique étaient à la hauteur du mouvement artistique […]. »
« Une contrée où vivaient des hommes et des livres. »

I

« *Dans la Roumanie légionnaire*[1]*, bourgeoise, nationaliste, j'ai eu sous les yeux le Démon du sadisme et de la bêtise obstinée.* » Ces mots d'Eugène Ionesco[2] ont paru en 1946 en Roumanie (mais ils ont été plus tard significativement étoffés dans le volume *Présent passé – Passé présent*, publié en 1968 à Paris).

Ces dernières années, cette phrase m'a obsédé. Je me demandais combien de mots devraient être changés, et lesquels, pour qualifier la situation d'aujourd'hui.

Enfant, j'ai vécu moi-même les horreurs de la haine et de la guerre dans la Roumanie légionnaire, bourgeoise, nationaliste. Puis j'ai consulté quantité de livres, documents, créations artistiques et études afin de comprendre le phénomène nazi propre à l'Allemagne, mais aussi ses différentes variantes européennes, analysant les significations sociales, historiques, psychologiques (c'est-à-dire humaines) de ces profondes dégradations

Extrait de la publication

collectives. La perte des repères et l'exaspération de couches toujours plus larges de la population, la disparition progressive – par la terreur – de la société civile, l'instauration d'un état de siège quotidien, où « l'ennemi » extérieur ne devient qu'un prétexte à l'anéantissement des « suspects » à l'intérieur de la Cité.

Mais ce n'est que ces dernières années, me semble-t-il, que j'ai vraiment compris le mécanisme favorisant de tels désastres. Sous la pression toujours plus forte de l'érosion économique, politique et morale, la Roumanie offrait le tableau immédiat d'un effondrement dont je n'étais plus seulement le cobaye, comme dans mon enfance, mais aussi le scrutateur, et même l'un des « suspects » résistant encore.

Le film de Bergman, *L'Œuf du serpent*, m'est revenu plus d'une fois à l'esprit : le marasme de l'Allemagne prénazie, les phases paranoïaques de la déroute et de la manipulation, comment le découragement se mue en résignation puis en soumission, comment le mécontentement se cherche vite des cibles marginales, comment la bêtise et la violence se vengent où elles le peuvent, dans ce quotidien de misère et de harcèlement.

Hâtons-nous de dire que, malgré de nombreuses ressemblances, la Roumanie d'aujourd'hui n'est pas la Roumanie légionnaire, bourgeoise, nationaliste qu'elle fut avant et pendant la guerre.

Les longues controverses de ces dernières années, en Occident, sur la ressemblance entre nazisme et communisme, ignorent, plus ou moins délibérément, les différences entre les deux systèmes totalitaires. L'acceptation d'étiquettes commodes, caractéristique de ce besoin très banal de simplification, s'associe probablement à la naïve conviction que, si l'on démontre l'effet également catastrophique des différentes formes de dictatures, on arrive, par une sorte de culpabilisation générale, à

relativiser les culpabilités et, ainsi, à une implicite disculpation progressive.

Même leur façon d'« emprunter » parfois leurs méthodes ne rend pas égaux les deux systèmes. Qui veut comprendre quelque chose d'essentiel sur le « socialisme réel » (mais aussi ceux qui font des recherches sur le caractère et les conséquences du « national-socialisme ») devrait d'abord approfondir les différences entre nazisme et communisme. Le communisme proposait un idéal généreusement humaniste, à large audience, et fait montre d'une duplicité stratégique plus subtile, ce qui explique peut-être, du moins partiellement, son âge déjà vénérable et sa force incomparable de pénétration. Le nazisme était en accord avec lui-même quand il a fait ce qu'il a fait ; ceux qui l'ont adopté, au moins au début, l'ont « choisi » en connaissance de cause et « légalement ». Le communisme, système qui s'est imposé aux masses par la force, est plutôt en désaccord avec lui-même lors d'un bilan du rapport projet-réalité. Dans ce désaccord entre l'idéologie et les nécessités concrètes du pouvoir, entre l'idéal proposé et la réalité qui le nie, se trouvent aussi, en fait, la relative capacité à rebondir, la capacité de restructuration et de mystification. Dans cette large zone de « non-concordances » (où la démagogie est à l'œuvre, où se manifeste l'élasticité sociale), les processus vitaux interviennent aussi, la vie, le quotidien sont en mouvement.

Cependant les comparaisons ne sont pas dénuées d'intérêt, ni les ressemblances dépourvues de signification. L'obscurité dans les rues de Bucarest, le froid dans les maisons, les queues interminables pour se procurer les aliments de première nécessité, l'ubiquité de la police et de ses collaborateurs, la diversion nationaliste, l'agressivité croissante entre les gens, la monstrueuse amplification de la pression officielle, s'exerçant de façon cynique dans les champs économiques, psychiques ou

administratifs, m'ont souvent rappelé les images prénazies du film de Bergman. Un état de prostration, de confusion, oscillant sans cesse entre l'implosion et l'explosion, que le système maintient en imprimant un style « larvaire » à l'existence de tous les jours. Un perpétuel ajournement, donnant corps au soupçon, à la scission, la diversion, la démagogie, la duplicité. Un amenuisement progressif, jusqu'à la disparition, de la vie privée, toujours plus limitée, par un effet d'« étatisation » du temps, devenu une cotisation arrachée à l'individu par les autorités, et par la focalisation obsessionnelle de toutes les préoccupations sur la seule survie, réglementée par le Pouvoir. Les heures consacrées aux queues, aux réunions, aux manifestations, ajoutées aux heures de travail, aux heures de cohue dans les désastreux « transports en commun » pour aller et revenir de son lieu de travail, des réunions, de l'approvisionnement se conjuguent avec les heures passées, quand on y arrive enfin, dans sa cage personnelle, où l'on reste égaré, muet, le regard dans le vide, un temps indéfini qui ressemble à l'infini du désespoir.

Le regard dans le vide et la pensée nulle part… le regard malade de la présence d'un visage, toujours le même, sur tous les murs, dans toutes les pièces, et cette question : la malédiction cristallisée sur ce visage, projeté des centaines de fois sous les yeux, est-elle un événement malheureux, un dérèglement non seulement psychique, mais aussi historique, ou bien n'est-elle que la polarisation du mal latent en chacun de nous et depuis toujours, explosant maintenant comme un destin collectif ?

Partout, la présence insidieuse, dilatée, du monstre nommé Pouvoir. Chez soi, dans ses pensées, dans le lit conjugal… Le pouvoir de l'obscurité. Le trou noir où fermentent l'impuissance et la vanité, le démon du sadisme et de la bêtise perfide, obstinée. L'impersonnalité s'affirmant sans relâche : le culte de l'affirmation par la négation. Le vide qui ne peut être comblé.

La polarisation de l'énergie maléfique… « *Lui, Elle, Eux* »… La tyrannie et sa parentèle, ses esclaves grotesques. Les festivités du pouvoir, de la bêtise et de la perversité. Les funestes pathologies collectives. La peur. L'apathie. La dépersonnalisation. La rhinocérisation. Le démon du sadisme et de la bêtise obstinée.

Jusqu'où peut aller l'instinct de conservation, quelle est la capacité d'endurance de l'homme, à quelles transformations est-il disposé ou contraint sous la terreur ? Panique, lassitude, dégoût… au travail, dans les queues, lisant le même journal stupide, regardant les deux heures d'horreur quotidienne à la télévision. Le permis pour la machine à écrire, les hôpitaux misérables et combles… le sentiment qu'on peut mourir à chaque instant et qu'en survivant on ne fait que fractionner et prolonger cette mort lente, jour après jour, heure après heure. Petit à petit, on cesse de voir ses amis, parce que les bus sont rares et bondés et qu'il est devenu impossible de traverser la ville d'un bout à l'autre, parce qu'on n'a rien à offrir à manger, boire ou même fumer, parce qu'on ne supporte plus de répéter, pour la énième fois, les mêmes mots du désespoir et qu'on ne veut pas voir la défaite, toujours plus ridée, de l'autre et de soi-même.

Le mensonge toujours plus autoritaire et agressif. La désespérance cantonnée dans la névrose. La résignation empoisonnée par le cynisme. Ce ne sont que les aspects les plus frappants d'un phénomène social d'une prolifique « diversité », difficile à résumer et à expliquer de façon logique dans sa paradoxale cohérence destructrice.

La succession des événements « personnels », matière première du calendrier et de la biographie, devient elle-même révélatrice.

La première moitié de l'année 1986 a d'abord signifié, pour moi, la lutte contre la censure qui avait stoppé à l'imprimerie

Extrait de la publication

le tirage de mon roman *L'Enveloppe noire*. Une confrontation avec un adversaire obstiné et démoniaque, qui ne cessait d'inventer des exigences absurdes. Pendant presque six mois, une lutte pour chaque page, chaque phrase, chaque mot.

En mai, je participai à Tîrgu-Mureş à un colloque sur la problématique du roman roumain contemporain. Après l'explosive Conférence des écrivains de 1981, les autorités, à chaque rencontre entre écrivains, usaient du même scénario : la suppression de tout contact avec le public (jusqu'au compte rendu sommaire de l'événement par la presse, qui devait être sibyllin et faire de la désinformation), l'enregistrement de toutes les interventions, l'immobilisme devant les revendications, leur transmission pour « étude » aux organes ayant pour mission de compléter le « dossier » de chacun des participants. Les relations amicales que j'entretenais avec mes confrères de la revue littéraire à l'origine du colloque m'avaient résolu – malgré ces prévisions – à accepter leur invitation.

Outre le groupe des quinze ou vingt écrivains étaient aussi présents dans la salle des délégués du Conseil de la culture et de l'éducation socialistes de Bucarest, des fonctionnaires culturels et des apparatchiks du cru, flanqués d'inconnus qui, à leur mine et leur comportement, montraient assez clairement à quelle Institution ils appartenaient. Sur la table du præsidium se trouvait naturellement l'inévitable magnétophone.

J'étais décidé à ne pas prendre la parole. Et pourtant… en écoutant l'intelligente plaidoirie d'un talentueux confrère en faveur du primat esthétique dans l'évaluation de l'œuvre littéraire, je ne pus m'empêcher de nuancer ses affirmations sur l'inutilité du « ballast » conjoncturel et contestataire dans les romans contemporains. Je cherchai à démontrer que, malheureusement, le retranchement « esthète » devant le quotidien, l'indifférence aux interrogations aiguës qu'il pose n'avaient

Extrait de la publication

pas encore donné, dans le roman roumain d'aujourd'hui, un nombre excessivement important d'œuvres majeures. Peut-être aussi parce que « l'esthétique » n'était pas devenue une *est-éthique*[3] ? Ce jeu de mots n'était évidemment pas le fruit du hasard, ni le fait que, en conclusion, je fisse allusion à Borges et Sábato. Mais je ne dis rien des similitudes – auxquelles j'avais médité ces dernières années – entre Roumanie et Argentine. Des ressemblances structurelles et de tempérament, ainsi que le même malheureux contraste entre le talent artistique et la réalité politique confuse et sombre (écrivant *L'Enveloppe noire* dans ces années du désastre roumain, je m'étais mis à « dialoguer » non seulement avec la ténébreuse et étrange organisation des aveugles de *Héros et Tombes*[4], le roman de Sábato, mais également avec la sinistre dictature argentine).

Le lendemain, au moment de partir pour l'aéroport, un collaborateur de la revue littéraire locale me prévint, à titre confidentiel, qu'un officier de la Securitate lui avait rendu visite, ce matin-là, ainsi qu'à certains de ses collègues, lui demandant ce qu'il pensait de mon intervention et, en général, du « personnage » que j'étais.

À cette heure-là, nous étions quatre à prendre l'avion pour Bucarest. À l'entrée de l'aéroport, il fallait présenter les billets et les pièces d'identité. Un contrôle de routine ; mes trois compagnons se dirigeaient déjà vers l'entrée… mais, surprise : je fus soumis à un traitement spécial. L'officier prit ma carte d'identité et me demanda de patienter. Il partit avec ma carte d'identité, dit-il, pour… un contrôle. Mes trois confrères revinrent à la porte d'entrée et attendirent, par solidarité, que mon « cas » soit résolu. Les éclaircissements fournis par les militaires de l'entrée ne montraient rien d'autre, en fait, que la bêtise obstinée et hostile des « uniformes ».

« Une opération de routine », m'expliquait plus tard un ami,

bon connaisseur de ce genre de provocations. « Rien d'important, tu sais. Ils voulaient seulement te signifier qu'ils t'avaient à l'œil. Ce que tu aurais dû, de toute façon, soupçonner. »

Les semaines suivantes, je poursuivis mes démarches en vue d'un voyage touristique à l'Ouest. (Un jury artistique international m'avait accordé, disait-on, la bourse annuelle « Berliner Künstlerprogramm 1987 ». La « poste » roumaine avait pris soin, naturellement, de ne pas me faire parvenir la lettre d'invitation officielle. Ce fut, finalement, mieux ainsi. Je n'aurais jamais obtenu l'autorisation d'honorer une bourse occidentale d'un an, les autorisations de ce genre étant accordées – ou plutôt refusées – au plus haut niveau hiérarchique du pays[5].)

En ce jour de juin, il y avait foule au commissariat, devant le bureau chargé des voyages à l'étranger. J'eus le temps de lire les panneaux d'affichage dans le hall. L'un des panneaux présentait les photos de délinquants et décrivait leurs méfaits. Trois jeunes avaient commis ensemble une sorte de pillage ou de vol. Les textes accompagnant les photos suivaient le même schéma. Untel, né à, sans travail, sans antécédents judiciaires, a commis, avec, pillage et vol à l'encontre du citoyen Untel, est retenu, en état d'arrestation, en attente de la peine qui convient. La formule (avec de nombreuses fautes grammaticales) se répétait au-dessous de chaque visage de jeune aux sourcils froncés et au crâne rasé. À une différence près : pour le dernier, le plus jeune (seize ans), il n'était pas seulement écrit « sans travail », mais « tsigane sans travail ». Cela en 1986, dans une section de la milice roumaine, à côté de nombreuses affiches citant la Constitution de la société « multilatéralement développée » (qui interdisait, bien évidemment, toute discrimination ou incitation à la discrimination) !

À la mi-octobre, je trouvai enfin dans ma boîte aux lettres le miraculeux avis « spécial », avec le cachet du ministère de

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Note de l'auteur (pour la première édition) 9

La Roumanie en trois phrases (commentées) 13

Les clowns : le dictateur et l'artiste.
Notes à propos d'une lecture de Fellini 49

Le rapport du censeur (avec des notes explicatives de l'auteur censuré) 81

Felix culpa 115

Histoire d'une interview 151

Exil 211

Blasphème et carnaval 221

Addenda. Incompatibilités 247

Extrait de la publication